

« L'identité individuelle reste plurielle »

Robert Maggiori, « Libération »

du 11/02/2010

Devant le débat lancé par un ministère qui en son nom porte la honte d'associer identité nationale et immigration, Jean-Luc Nancy est frappé de stupéfaction. Les raisons en sont profondes et lointaines : contre une philosophie du sujet conçue comme fermeture sur soi, toute l'œuvre de Nancy montre en effet que chaque être est « *singulièrement pluriel* » et « *pluriellement singulier* », autrement dit que tout ce qui existe, en fait *coexiste* – et qu'il est donc difficile d'« *envisager un horizon d'"identité"* ». Mais, ici, elles tiennent à l'actualité : le philosophe n'en revient pas que « *des termes aussi chargés que "identité" et "nation", lestés par un demi-siècle au moins de questionnements philosophiques, psychanalytiques, ethnologiques, sociologiques et politiques, se trouvent allègrement propulsés en objets de "débat"* ». La stupeur immobilise ou fait « tourner en rond ». De celle de Jean-Luc Nancy, se sont « *détachés ces fragments, à la hâte* », composant l'éclairant petit livre publié aujourd'hui : *Identité*.

Qu'est-ce que l'identité ? La formule est condensée : « *L'identité est l'événement appropriant d'un "un" (personnel ou collectif)* ». Pareil événement « *n'a pas lieu une fois mais sans cesse* ». Aussi devrait-on parler d'« *exappropriation* » (Derrida), puisqu'il n'y a jamais un sujet fixe, déjà identifié, auquel l'appropriation reviendrait : « *chaque fois il est différent, et des autres et de soi, c'est-à-dire différent de toute identité. Ce qui ne veut pas dire qu'il est labile, inconsistant, essentiellement mutant : mais la vraie consistance d'un sujet est le dépassement à chaque instant de son identification repérable* ». En est-il de même pour l'identité « nationale » ? Nancy le pense. L'identité n'est jamais un « *précipité* », un « *corps* » insoluble qui serait le dépôt de caractéristiques historiques, religieuses, géopolitiques, éthiques, sociales ou mythiques d'une nation. Elle est un « *simple index tendu [...] dans la direction de cela qui vient, qui ne cesse de venir, qui revient et qui se transforme, qui fraye des voies nouvelles, qui laisse des traces, mais jamais une chose ni une unité de sens* ».

Nous sommes loin, on le voit, des propos que le chef de l'État français aurait tenus devant ses ministres en présentant les lignes directrices des régionales de mars 2010 et du « grand débat » sur l'identité nationale : « *Je veux du gros rouge qui tache* » (novembre 2009). « *On ne saurait mieux dire* », commente Nancy. « *Le gros rouge qui tache, avec le camembert bien fait et le coq supposé gaulois planté dans tous les clochers, constitue en effet une marque identitaire irrécusable de la nation française. Du moins de cette nation française qui repose depuis un bon siècle dans des cartons d'images invinciblement frappées de délitement et de moisissure.* »

Mais si on tient au gros rouge en offensant l'œnologie, on offense « *quarante ans d'un travail intense et fécond* » mené dans tous les champs des sciences humaines et de la philosophie – que le seul nom de Claude Lévi-Strauss suffit à évoquer – en imposant à la société de débattre sur ce qui l'identifie, car la société, comme le dit son nom, *associe* : « *Elle n'identifie pas, sauf à l'état civil, à la Sécurité sociale et toutes espèces*

de codages ». Aussi doit-on penser que du côté de l'État, pas plus capable que la société d'identifier la nation, c'est une tout autre question qu'on a en tête. On ne se demande pas s'il y a lieu ou s'il est possible de parler de l'identité nationale, mais on « invite à formuler en quoi elle consiste, de quoi elle est faite, à quoi elle peut prétendre », et, par conséquent aussi, avec moins de franchise, à fixer « ce qu'elle est en droit d'exiger pour qu'on vienne s'y intégrer, s'y assimiler ou s'y assujettir ».

Manœuvre dangereuse, mais, somme toute, vaine – non seulement parce que les peuples ne sont jamais entièrement identifiables, mais parce que se font déjà sentir les « *mouvements tectoniques* » qui, partout, font trembler l'« identité », laquelle ne se décline qu'au pluriel et échappe à toute fixation. La littérature le montre : « *Qu'est-ce qui fait, en matière d'identité, un grand écrivain ? C'est qu'on ne peut jamais prétendre avoir découvert l'identité derrière ses personnages. Pensez à James, à Proust, à Faulkner. Un mauvais écrivain, au contraire, a déjà devant lui, avant de commencer des identités identifiées* ».

« Un philosophe dans les sables mouvants de l'identité »

Élodie Moreau, « La Croix »

du 04/03/2010

C'est un livre né de la « *stupéfaction* ». Jean-Luc Nancy, philosophe, n'a pas voulu laisser passer sans réagir le débat sur l'identité nationale. Après le premier choc devant cette « *sorte de micro trottoir élargi* (auquel) *on voudrait confier le soin de redonner figure à la France* », il a écrit ces « *fragments* », méditation sur l'identité et ses impasses. Le titre de ce livre, comme sa forme, sont déjà un avertissement au lecteur. Ils traduisent la hantise d'un propos clos, total, faussement transparent, qui tomberait dans le même piège que l'initiative imposée. L'auteur préfère les chemins de traverse du langage et du sens, goûtant les évocations plus que les définitions.

Dans ce débat sur l'identité nationale, Jean-Luc Nancy dénonce une scène piégée. Une mascarade dans l'attribution du rôle principal : « *L'État n'est jamais que l'instrument de la nation : ce n'est pas à lui d'en définir, encore moins d'en constituer l'identité.* » Une imprudence dans l'usage des mots « *identité* » et « *nation* », « *lestés par un demi-siècle – au moins – de questionnements philosophiques, psychanalytiques, ethnologiques, sociologiques et politiques* (qui) *se trouvent allègrement propulsés en objets de "débat"* ». Une inquiétude face aux dangers des dérapages. « *Les fascismes ne furent pas autre chose qu'une hypertrophie d'identités gonflées à l'idée même, et vide, d'identité* », rappelle-t-il en passant.

Le philosophe a choisi de planter un autre décor, resté caché dans les coulisses. Les vertiges actuels de l'identité ont pour lui une cause : elle se nomme misère sociale. « *Sans travail, sans lieux ni conditions de vie autres que les sous-produits d'urbanisation sans urbanité, sans formations conçues autrement que par rafistolages de modèles périmés, il est impossible de seulement envisager un horizon d'"identités", même quand on ne*

désire rien d'autre. Et il est alors naturel qu'on se replie dans de petites identités séparées, suridentifiées par leur séparation, durcies, exaspérées. » Le philosophe répond d'avance à la critique. Il ne s'agit pas là d'une « compassion humanitaire » qu'on peut « à bon droit » dit-il « mettre en question dans le conformisme des belles âmes de gauche ». Il se fait plus grave : « On n'est pas dans la belle âme, on est dans le corps amoché. »

Aujourd'hui, toutes les identités – nationales ou autres – vacillent, constate Jean-Luc Nancy. Les bouleversements du monde, de la révolution industrielle d'hier à la mutation numérique d'aujourd'hui, sont passés par là. Il pointe toutefois un paradoxe : dans ce monde devenu incertain demeurent « des intérêts » d'argent qui « en dernière instance se soucient peu de l'identité ou des identités » : « Il leur suffit qu'un sou soit un sou, identique à tout sou mais sans autre identité. »

Dans ce nouveau panorama, Jean-Luc Nancy signale l'impasse d'une certaine conception de l'identité, « l'identité du repérable », qui cherche des marqueurs, de l'identifiable, du permanent, du fixe. Il lui oppose une autre forme d'identité, « celle qui se fait en se cherchant et en s'inventant ». Celle-là n'a pas peur du mouvement, de la pluralité, elle ne vit pas sans eux. Arrachant les voiles de l'identité, le philosophe entend rehausser notre conception de « l'être », en rappelant que le mouvement de la vie précède toute identification. L'homme existe dans un « point de fuite », où il échappe aux identités, celles que lui imposent les autres, comme celles qu'il s'impose à lui-même. Le philosophe désigne un soubassement, « là où "je" suis avant d'être quoi que ce soit ». Si on l'oublie, l'identité saisie ne sera que celle des choses inanimées, comme ces boîtes de conserve – bien identiques – peintes par Andy Warhol...